

La Couleur de l'Art
Episode 3.4

[bruits de pas, de gens qui parlent, de voitures]

[Mélissa Andrianasolo]
Dis Siri.

[bruit de Siri qui s'allume]

[Mélissa Andrianasolo]
Appelle Miangaly.

[bruit de téléphone qui sonne]

[Miangaly]
Allô ?

[Mélissa Andrianasolo]
Oui je suis quelque part, enfin je suis à la fontaine !

[Miangaly]
Ah !

[Mélissa Andrianasolo]
Ah je ne te voyais pas ! Ça y est je te vois !

[Mélissa Andrianasolo]
Ça va ?

[Miangaly]
Ça va et toi ?

[Mélissa Andrianasolo]
Oui ça va super !

[Miangaly]
Ça a été, tu n'as pas trop galéré pour venir ?

[Mélissa Andrianasolo]
Non ça va, désolée pour le retard, c'est moi qui plane.

[Miangaly]
Ça arrive !

[Mélissa Andrianasolo]
(rires)

[Miangaly]

T'inquiète. Moi-même je décale comme tu vois un peu toujours les trucs donc...

[Mélissa Andrianasolo]

C'est la Malgacherie ! (rires)

[Miangaly]

Voilà exactement !

[Mélissa Andrianasolo]

Tu veux te poser où ?

[Miangaly]

Et bien alors en vrai je... on peut se poser dans le parc si tu veux ?

[Mélissa Andrianasolo]

Oui !

[Miangaly]

Après peut-être le vent, ça peut peut-être déranger... et sinon dans la halle, je suis passé toute à l'heure et il y a un bar, enfin un café assez calme.

[bruits d'extérieur, de musique]

[Miangaly]

Comment tu vas ?

[Mélissa Andrianasolo]

Ça va et toi ?

[Miangaly]

Et bien écoute on est là ! Ça va !

[Mélissa Andrianasolo]

(rires) C'était bien le film ?

[Miangaly]

Oui c'était intéressant ! C'était assez dense donc je le digère encore, mais c'était grave intéressant, il y avait pleins de choses. Je ne sais pas si tu vois l'artiste, Mawena Yehouessi ?

[Mélissa Andrianasolo]

Euh non mais vas-y ! (rires)

[Miangaly]

(rires)

[Mélissa Andrianasolo]

La pression ! (rires)

[Miangaly]

De ouf ! Non là attends !

Oui c'est une artiste visuelle, elle fait des... elle aborde pas mal les questions... liées à la colonialité, à la marginalité, enfin aux marges. Aussi elle fait beaucoup de vidéos, elle avait créé le collectif Blacks to the future.

[Mélissa Andrianasolo]

Oui ?

[Miangaly]

Et voilà, alors il y a un petit coin là-bas.

[Mélissa Andrianasolo]

Oui ?

[Miangaly]

On peut avancer par-là.

[Mélissa Andrianasolo]

Ok.

[Miangaly]

Ah mais peut-être que la pelouse, elle est encore en hivernage ? Je ne sais pas si c'est le terme.

[Mélissa Andrianasolo]

Ah tu crois qu'on ne peut pas s'asseoir ?

[Miangaly]

Ici non mais alors je sais que là, voilà il y a des gens donc je pense qu'on peut aller se poser par-là ?

[Mélissa Andrianasolo]

Oui, au soleil.

[Miangaly]

Oui il fait beau, autant en profiter !

[Mélissa Andrianasolo]

Oui c'est agréable Paris quand c'est comme ça ! (rires)

[Miangaly]

Oui ! Franchement...

[Mélissa Andrianasolo]

J'avais peur !

[Miangaly]
Ah oui ?

[Mélissa Andrianasolo]
Parce que j'avais vu la semaine dernière, c'était le chaos ! (rires)

[Miangaly]
Il a fait grave froid.

[Ensemble]
Mais il a neigé ! (rires)

[Miangaly]
Laisse tomber j'étais énervé. J'étais là « ah il fait froid quand même ! Ah il pleut ! » après, « oh non c'est de la neige, ok ! »

[Mélissa Andrianasolo]
On peut se mettre là ?

[cris d'enfants]

[Mélissa Andrianasolo]
Allez.
Des enfants bruyants.

[Miangaly]
Oui.

[Mélissa Andrianasolo]
(rires)

[Miangaly]
C'est bien ça fera un petit bruit de fond vivant !

[Mélissa Andrianasolo]
C'est ça, c'est ça ! (rires)

[Miangaly]
Alors !

[Mélissa Andrianasolo]
Est-ce que tu crois qu'on peut sauver les musées ? Non je rigole !

[Miangaly]
(rires)

[Mélissa Andrianasolo]

En fait c'est un petit peu ça quand même !

[générique de début]

[musique]

[Mélissa Andrianasolo] La Couleur de l'Art, le podcast qui traite de la question de la race dans l'art.

[Nicolas Sarkozy] Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire.

[Casey] Faut être là pour leur montrer qu'il y a pas que des nègres enchaînés sur des scènes, il y a aussi des gens qui parlent tu vois !

[Aimé Césaire] On ne peut séparer le problème du sort de l'art africain du problème du sort de l'homme africain !

[Mélissa Andrianasolo] Et pour vous, quelle est la couleur de l'art ?

[fin du générique]

[bruits de personnes qui parlent, de circulation]

[Mélissa Andrianasolo]

Du coup, est-ce que juste tu peux te présenter déjà rapidement ?

[Miangaly]

Mais du coup je ne sais pas comment me présenter.

[Mélissa Andrianasolo]

Ah ! Est-ce que tu veux parler justement de cette question du pseudonymat, par hasard ?

[Miangaly]

Oui c'est une question assez intéressante et aussi compliquée ! Dans le sens où... comme tu disais dans l'épisode 1 de cette série, c'est ménager le chou et la chèvre, c'est à dire qu'il faut payer son loyer, il faut manger, aussi se payer des activités pour un peu faire autre chose que travailler, dormir, manger ! (rires)

Et qu'on peut le faire, enfin, en tout cas actuellement les opportunités que personnellement je connais c'est dans des structures, dans des institutions, etc. Et on n'est pas forcément en accord avec et que je sais que ma... enfin, je suppose en tout cas, je suppose ! Oui on sort les grands mots. Que mon opinion, elle peut éventuellement me... me, comment dire, se retourner contre moi dans le cadre professionnel.

Sachant que dans le milieu de la culture, en plus un milieu qui est très blanc, et qui est aussi beaucoup dans la bien pensée et donc, tant que ça... Tant que ça rentre dans leur cadre de pensée, ça va encore mais voilà, dès que tu dis des choses où ça ébranle un peu trop leur, un peu trop les bases sur lesquelles se repose le monde de la culture et des arts, voilà, ça peut éventuellement se retourner contre moi, donc oui c'est une grosse question !

[Mélissa Andrianasolo]

Et du coup tu penses que tu as, que tu es trop radical pour ces institutions dans ce que, dans ta pensée ?

[Miangaly]

Je pense que ce sont les institutions qui ne sont pas assez radicales.

[Mélissa Andrianasolo]

Très jolie réponse. (rires)

Ok ! Du coup peut-être que sans te présenter toi, tu peux nous présenter un petit peu ce que tu fais et ce que tu as envie, enfin voilà ce que tu as envie dans ce que tu fais, ce que tu as envie de présenter ?

[Miangaly]

Oui. Je suis une personne qui a eu un parcours en histoire de l'art à la fac. Et après j'ai fait de la muséologie donc c'est le domaine de l'étude des musées en tant que ce que c'est historiquement et en tant qu'institution.

Et j'ai notamment fait un mémoire de recherches sur les artefacts malgaches dans les collections publiques françaises, et donc ça m'a mené à approfondir un peu, voilà les questions des collections, qu'est-ce qu'il y a, comment se sont formées les collections, de quelle institution à quelle institution elles sont passées, qu'est-ce qu'on expose ? Qu'est-ce qu'on choisit d'exposer, de quelle manière on l'expose, de quelle manière on le présente, qu'est-ce qu'on écrit dessus, quelles sont nos archives écrites, surtout qu'on travaille beaucoup sur, à partir d'archives écrites dans le milieu occidental, et dans le milieu institutionnel et culturel encore plus, l'archive écrite est un peu maître mot.

Et je, aussi dans l'ensemble, en général, je travaille à la réflexion et à la recherche sur les formes de création culturelles et culturelles malgaches d'avant et d'aujourd'hui. Et en général aussi les questions liées à la médiation culturelle.

[Mélissa Andrianasolo]

Ok et du coup toi tu es toi-même malgache ! Est-ce que tu as des choses à dire justement sur ta position en tant que malgache sur un petit peu l'échelle raciale on va dire, que ce soit en France ou même à Madagascar. Et aussi nous raconter aussi peut-être ton parcours, est-ce que tu as toujours vécu en France, est-ce que tu as aussi vécu à Madagascar ? Et ton cheminement jusqu'à arriver jusqu'ici à Paris, et travailler dans ces institutions ?

[Miangaly]

Oui je suis né à Madagascar, j'ai grandi là-bas jusqu'à mes six ans et j'étais à l'école française. Après je suis arrivé en France en classe de CP du coup, dans une... dans la banlieue parisienne du côté, de la banlieue parisienne large, la zone 5/6 pour les gens qui connaissent, à l'ancienne, parce que ça n'existe plus la zone 6, c'est pour ça !

Et j'ai grandi ici dans un milieu au début un peu plus mixte et après petit à petit, un peu plus blanc, de plus en plus blanc, parce que transfuge de classe.

[Mélissa Andrianasolo]

Comment est-ce que tu en es arrivé à t'intéresser à l'art ? En général, et à l'art malgache en particulier ?

[Miangaly]

Ah ok, ça c'est une très très bonne question ! En fait avec du recul je pense que mon... inconsciemment je me suis tourné vers l'art et la culture en fait, dans un souci un peu intégrationniste. J'ai voilà, comme je t'ai dit, j'ai grandi dans un milieu très blanc, dans un environnement très « il faut être parfait, il faut s'intégrer au maximum, il faut être discret, etc. », et ça passe beaucoup en fait par la culture, avoir les codes, avoir les références.

Et donc je suis arrivé par-là en histoire de l'art, je ne savais pas trop pourquoi, mais c'est avec du recul aujourd'hui que je me rends compte que c'était très certainement un moyen pour moi en fait, de comment dire... Ah je cherche mon mot ! D'ascension sociale par la culture, très simplement.

Et donc voilà, au début de mon parcours j'étais très dix-neuviémiste, je trouve qui est assez parlant (rires) par rapport à ce que je viens de dire. Et en fait il y a eu un déclic en grandissant. Et en fait, arrivé à la fac, où je me suis retrouvé avec du coup toujours beaucoup de personnes blanches, parce qu'à la fac on était dans une promo je pense de, (souffle), je ne sais pas 300, 400 personnes. En licence d'histoire de l'art, on était quelques dizaines, je n'ai pas de chiffre exact mais, quelques dizaines de personnes racisées, en tout cas un peu une petite solitude dans l'amphithéâtre sur ces questions.

Et ça c'est croisé au même moment à des recherches, à des questions de recherche identitaire, et j'ai eu l'opportunité de partir, de rentrer en fait, littéralement. Ce n'est pas de partir mais de rentrer à Madagascar, une première fois, dix jours, à l'occasion d'un événement familial. Donc c'était très intense, je n'ai pas du tout eu le temps de prendre du temps pour moi mais, c'était quand même un premier retour assez important.

Et quelques années plus tard, deux, trois ans après ça, je suis parti faire un stage là-bas, à Antananarive, la capitale, et ça a été un vrai déclic, j'ai réappris la langue, parce que j'avais perdu la langue en arrivant ici, puisqu'il fallait parler français, il fallait bien parler français, donc on parlait français à la maison.

Et, au retour de ce stage, je suis entré en Master et j'ai commencé à choisir un sujet, toujours... Et au final au bout d'un ou deux mois, je me suis rendu compte que ce n'était pas le sujet que je voulais faire, et que je voulais travailler sur Madagascar, enfin sur un sujet lié à Madagascar en tout cas.

Et en fait c'est par les remarques, les retours, qu'on me faisait autour de moi, sur plein de petites choses ! Bon je crois que le classique ça a été « t'es bounty » [ndlr : noir à l'extérieur, blanc à l'intérieur], et donc celui-ci ça a été un peu la claque, enfin c'est une personne blanche qui me l'a dit !

[Mélissa Andrianasolo]

Beau gosse.

[Miangaly]

(rires)

Carrément ! Surtout que du coup moi j'ai, enfin j'ai vraiment grandi dans un univers où on ne parlait pas du tout des questions raciales. Donc pour moi j'étais qui je suis, sans me poser la question, et quand on m'a dit ça, j'ai compris que socialement j'étais noir. Ou en tout cas une personne non-blanche.

Enfin bon c'est encore un très gros sujet voilà, la question de la racialisation des personnes malgaches, en France notamment. Enfin c'est une réponse qui pourrait prendre quatre heures mais dans le processus de racialisation, qui se base sur le regard blanc à l'échelle interplanétaire, le regard blanc ne comprend pas la population malgache, physiquement, parce qu'on ne rentre pas forcément dans les catégories archétypales racistes des personnes non-blanches, que les Occidentaux ont, et donc c'est un peu dans cette idée de pas vraiment noir, pas vraiment blanc. Alors que la réalité est évidemment toute autre ! Par exemple, voilà un exemple muséologique. Au musée d'ethnographie du Trocadéro, donc au début du 20ème siècle, les collections d'objets malgaches étaient exposées au côté des

collections d'Afrique du Nord, et ça s'appelait la section, la section s'appelait Afrique blanche. Et ensuite, dans les musées, parce qu'après les collections du musée d'ethnographie du Trocadéro sont passées au musée des arts océaniques... indiens et océaniques, enfin le musée a changé tellement de, a changé de noms tellement de fois ! Mais bon, le musée des arts océaniques et indoné... africains et indonésiens ! Je suis désolée, M.A.O.O. [ndlr : M.A.A.O.A. Musée d'arts africains, océaniques et amérindiens], c'est voilà, est passé au musée M.A.O.O., qui est à la cité de l'immigration. Je n'ai pas révisé.

[Mélissa Andrianasolo]
Je reprendrai, t'inquiète.

[Miangaly]
(chuchote) Ok super merci !
Et là Madagascar était située dans les sections indonésiennes, ou en tout cas sud-asiatiques, et on le retrouve encore aujourd'hui par exemple au Pavillon des Sessions, qui est la section du musée du Louvre dédiée aux objets non-occidentaux, qui font partie des collections du musée du Quai Branly.
Et une fois de plus, Madagascar se trouve à la fin du continent africain, et au début du... enfin de la section du continent africain et au début de la section du continent asiatique. Et Madagascar a une section propre qui s'appelle juste Madagascar, on n'arrive toujours pas à situer le pays, et donc sa culture et tout ce que ça implique, voilà.

[Mélissa Andrianasolo]
Je trouve que c'est assez parlant, justement comme exemple, et c'est cool que tu donnes un exemple muséographique comme ça ! Et du coup quand tu es parti en stage à Madagascar, est-ce que tu peux nous parler de ce stage ? Qu'est-ce que tu as fait là-bas exactement, et... Déjà qu'est-ce que tu as fait là-bas en fait ?

[Miangaly]
Alors j'ai fait un stage dans une structure culturelle. Et où j'ai co-conçu, et co-géré des projets culturels à dimension socio-culturelle, et majoritairement à destination des jeunes publics.

[Mélissa Andrianasolo]
Ok. Et est-ce que là-bas tu as vu des choses différentes de ce qui se passe en France ? Par rapport à la muséographie et à la... alors du coup ce n'était pas un musée, mais du coup même dans la pratique culturelle, des choses qui diffèrent de ce qu'il se passe ici en Occident, ou pas du tout ?

[Miangaly]
Je vais répondre en disant que je n'ai pas trop envie de comparer à la France, pour le coup. Je pense que chaque territoire, chaque culture, chaque communauté régionale a ses propres manières de fonctionner et à Madagascar oui j'ai vu les manières de fonctionner malgaches. Et beaucoup qui essaient parfois de faire comme en Occident ou comme en France, sachant que le musée est un des gros symboles de la culture occidentale.

[Mélissa Andrianasolo]

Parce que du coup dans les précédents épisodes on a quand même vu plusieurs façons de réfléchir le musée, donc la série c'est quand même sur le musée ! Mais on a vu par exemple dans le dernier épisode sur le Sénégal et sur Dakar, qu'il y avait justement une sorte de façon de sortir de ce chemin tout tracé du musée !

Est-ce que c'est le cas à Madagascar ? Alors je ne sais pas si tu es resté assez longtemps là-bas etc. Mais de ce que tu as vu, est-ce que tu penses que c'est le cas et qu'il y a des... et est-ce que tu peux nous décrire les façons différentes de fonctionner ?

[Miangaly]

Alors déjà je ne peux pas parler pour tout Madagascar parce que moi j'ai travaillé à Antananarive, donc je peux parler éventuellement de ce que j'ai vu à Antananarive et dans la région. Et en fait c'est très simple mais dans les formes on est, c'est de..

Voilà, je me répète peut-être mais de tendre vers le modèle occidental qu'est le musée, mais dans la pratique voilà on a des façons de fonctionner et des façons de penser qui sont tellement différentes... Je n'aime pas différent parce que justement, enfin juste qui sont... qui sont propres, voilà, sans prendre d'autres référents mais genre qui sont propres.

En fait les exemples c'est plus dans la vie du quotidien, parce que la culture c'est quelque chose de l'ordre du vivant. Et justement c'est tout ce qui se passe en dehors du musée, je pense qui est propre à, à nos et notre culture, non-occidentale. C'est plus ça parce que du coup quand on reprend le cadre du musée, ça va être très compliqué de faire différemment.

[Mélissa Andrianasolo]

Parce que le musée oui c'est comme tu as dit quelque chose de représentatif de l'Occident et de la conservation etc. Et les publics, enfin le public du coup d'Antananarive, comment il se situe par rapport à ça ? Est-ce que c'est une pratique qu'il a d'aller dans ces centres culturels, dans ces musées ?

Comme tu as fait de la médiation et que tu travailles aussi sur la médiation, comment est-ce que tu as perçu, voilà, cette façon, enfin la façon dont les publics s'approprient un petit peu ces espaces ?

[Miangaly]

Alors je ne peux pas parler au nom des publics, en tout cas au nom des personnes qui ne sont pas à mes côtés aujourd'hui ! (rires) Mais plutôt d'un point de vue d'observation, de constatation, de répétition de certains schémas, c'est déjà qu'il n'y a pas énormément, si on prend toujours la référence des institutions culturelles telles qu'on les connaît, mondialisées, il n'y en a pas énormément, les moyens ne sont pas très grands, je veux dire financièrement parlant, ce sont plutôt des structures étrangères.

Par exemple il y a l'institut français de Madagascar, qui est une, une institution très présente. Il y a l'alliance française, qui est très présente, qui est d'ailleurs très très présente à Madagascar. (rires)

C'est un des territoires où il y a le plus d'alliances françaises au monde, il y en a une vingtaine, ce qui est énorme. C'est aussi le territoire où l'alliance française en 2015 a vendu le plus d'heures de cours de français, donc à l'échelle mondiale. Bref, très très très implanté, il y a aussi l'institut Goethe, et après il y a quelques initiatives locales comme l'art Galerie par exemple, qui a été créée par des artistes locaux avec vraiment une initiative un peu d'autogestion.

Et en fait je pense que c'est une question pour le coup, je m'égare un peu mais en fait l'apport à la culture, en fait je pense que là on parle de la culture légitime, légitimée par les

pouvoirs dominants. Donc il y a forcément une fracture qui est que ce sont les personnes qui ont les codes et qui sont en fait, à qui on s'adresse indirectement en utilisant cette culture, en parlant ou en exposant cette culture légitime, enfin légitimée en tout cas.

Ce sont ces publics-là qui vont venir, et les personnes qui ne sont pas concernées ce sera d'autres formes de cultures, en tout cas des formes de cultures qui ne sont pas reconnues par les institutions et parfois je pense que ce n'est pas non plus pas trop mal, parce que l'institution, elle aime bien broyer, s'accaparer, se nourrir, et lisser un peu ce qui se passe pour son propre bien à elle, à l'institution j'entends.

[Mélissa Andrianasolo]

Du coup, est-ce que tu penses que c'est quelque chose d'important et d'intéressant d'attirer les gens dans ce genre d'endroit ? Les publics en général ? Et en particulier les publics afro-descendants ?

[Miangaly]

C'est très compliqué, c'est une question que je me pose depuis plusieurs, plusieurs, depuis longtemps maintenant et qui m'emmène aussi à... à vouloir de plus en plus quitter le milieu de la médiation culturelle. C'est à dire que de base le contenu n'est pas destiné aux personnes afro-descendantes, aux personnes non-blanches en général.

Le contenu de base il est très occidental et blanco centré, je ne sais pas si ça se dit blanco centré mais je pense qu'on comprend l'idée. Et donc l'idée c'est après on se dit « ah bah euh pourquoi ça n'intéresse pas ces personnes ?! » et du coup la médiation va faire « ah bah venez, en vrai c'est intéressant ! ».

C'est un peu, je fais un peu caricatural mais c'est très descendant comme dynamisme alors que le mot médiation de base ça implique une bilatéralité, ce n'est pas un mot facile à dire. Et on voit bien par exemple sur les expositions, selon l'exposition, les typologies de publics. Ça se voit tout de suite, à l'œil nu, il n'y a pas besoin d'être sociologue, même si l'habit ne fait pas le moine, je parle là pour les questions de classes, mais en tout cas pour les questions de races, bon ça se voit très vite.

[Mélissa Andrianasolo]

Et est-ce que tu penses que les personnes afro-descendantes qui sont intégrées dans le milieu de l'art ont un rôle, et peuvent réussir à avoir un certain rôle dans ces institutions ?

[Miangaly]

Ça c'est une question très compliquée parce que déjà je pense que chaque personne a le rôle qu'elle décide d'avoir, et qu'elle accepte, qu'elle n'accepte pas etc. Parce qu'éternellement on ne peut pas porter un système entier seul.e (rires) ou changer un système entier seul.e.

Mais en fait là se croisent pleins de questions, qui sont une fois de plus ménager le chou et la chèvre, c'est à dire oui la question de parfois on va aller là où il y a besoin de, là où on va nous donner de l'argent ! Et aussi la question de, enfin, la cooptation entre guillemets, la reconnaissance de ses pairs et donc ça passe par parfois...

Il a d'autres, il y a plein de possibilités évidemment, il y a toujours mille chemins mais passer par ces institutions ce sont un peu des raccourcis, enfin ça ouvre beaucoup plus de portes. Donc il y a cette question-là, il y a aussi la question de la visibilité, au sens large, autant de son travail personnel, mais aussi de la visibilité de certaines questions, et la présence en fait des personnes non-blanches dans ces espaces, c'est important. Enfin c'est important... c'est

un grand mot important mais c'est un critère en tout cas, une grille de, enfin dans toute cette grille de lecture.

Mais en tant que personne donc qui travaille en médiation, ou qui travaille sur les questions de médiation dans les institutions c'est ça ?

C'est très compliqué, quel est mon rôle ?

[Mélissa Andrianasolo]

Quel rôle tu penses que tu pourrais avoir ?

[Miangaly]

Quel rôle je peux avoir ? Déjà le rôle...

[Mélissa Andrianasolo]

Est-ce qu'il y a un rôle en fait !

[Miangaly]

Oui parce que du coup, en fait éventuellement de faire légèrement bouger des lignes, c'est à dire que bon quand il va y avoir une idée qui va sortir (rires) en réunion, et c'est un peu mon double travail de un, faire mon travail qu'on me demande de médiation, et deux, ce travail de dire « bon là on peut peut-être se poser des questions autour de cette idée parce que je ne crois pas trop, enfin ça ne va pas trop là, ça ne va trop ».

Donc faire bouger les lignes un peu de ce côté-là, mais ce n'est pas non plus...

Éventuellement moi je me dis, enfin c'est avoir plus de potentiel, de pouvoir donner de la visibilité et partager les richesses qu'ont ces institutions à des personnes et ou des collectifs qui n'ont pas les moyens et qui galèrent de ouf à être reconnus justement ou être soutenus par des institutions donc, plus dans cet ordre-là.

Et aussi il y a une part, plus de l'ordre personnel, qui est, je ne sais pas, moi quand j'arrive dans un bureau, qui est majoritairement blanc, dans le milieu culturel dans tous les cas, enfin en tout cas institutionnel, et que je croise une autre personne racisée, (rires) et bien ça fait plaisir aussi ! Je, on est là, bon voilà, on est là on n'est pas seuls, et il y a aussi cette question-là, ce rôle-là qui n'est pas un rôle, parce que rôle c'est un grand mot ! C'est juste...

[Mélissa Andrianasolo]

Ta place.

[Miangaly]

Oui ta place, elle est là, et comment tu gères ta place, et qu'est-ce que tu peux faire avec cette place, je ne sais pas.

[Mélissa Andrianasolo]

C'est un peu un travail de fourmi. Est-ce que tu penses que oui tu y arrives un petit peu ?

Pas forcément toi seul à ton échelle, mais est-ce que tu penses que certaines lignes

bougent quand même malgré tout dans ces institutions depuis quelques années, ou depuis le moment où tu y es, est-ce que tu vois une évolution ou pas ?

[Miangaly]

(souffle)

Oui et non, je vois une... je constate oui, la question de la représentation qui est de plus en plus présente, donc oui on va inviter de plus en plus de commissaires, artistes, qui sont des personnes non-blanches. On va aussi éventuellement un peu plus recruter des personnes non-blanches.

Mais la question de fond elle ne change pas en fait, ça n'enlève pas le racisme structurel, donc je ne sais pas trop, enfin, il y a toujours là cette bien pensance de surface qui est là et qui ne pose pas les questions de fond.

Et donc, je ne sais pas, quand tu retrouves seule, ou rare personne racisée dans un bureau, ou dans un espace avec que des personnes blanches, bon et bien tu ne peux pas faire grand chose non plus et tu ne vas pas, enfin il y a la question du bien-être personnel, de la santé mentale aussi ! Parce que c'est juste violent et que les personnes blanches sont déjà, on est en 2022, en train, certaines de se dire « ah ok je suis une personne blanche ! » c'est déjà une étape mais (souffle) voilà, ce n'est pas...

Mais après par exemple d'un point de vue des publics, je trouve ça cool, je me dis il y a des expositions ou des sujets ou des personnes invitées que j'aurais aimé voir quand j'avais quinze ans en fait ! Il y a cet aspect-là aussi donc c'est... pour moi ce n'est pas la ligne d'horizon mais c'est une étape qui est importante pour chaque individu qui peut être concerné par la question, tu vois.

Quand je suis en médiation phase publique et que je suis face à, et que la majorité de mes collègues sont des personnes blanches, et que je suis face à un groupe d'ados qui est composé majoritairement de personnes racisées, et bien je me dis, enfin je ne peux pas penser à leur place ! Mais juste c'est une projection personnelle de mon moi de là 27, 28 ans, qui se projette son moi de quinze ans, seize ans, à leur place et je me dis « ah j'aurais été je pense content ». Enfin content je ne sais pas si c'est le mot, mais de me sentir à ma place dans cette société d'une manière ou d'une autre, surtout dans cet espace ultra violent et ultra symbolique et fort de pouvoir qu'est le musée quoi.

[virgule sonore à identifier]

[Mélissa Andrianasolo, traduit les paroles de la chanson]

Ils ont brisé la solidarité.

Ce n'était pas par hasard mais à dessein.

Diviser pour mieux régner.

Voilà comment les colons nous ont dominés.

[bruits d'extérieur]

[Mélissa Andrianasolo]

Là on a beaucoup parlé à échelle individuelle, est-ce que tu penses qu'il y a des choses qui sont possibles plutôt à échelle collective ?

[Miangaly]

Carrément ! Enfin je pense que le... enfin je suis partisan de l'idée que le collectif c'est un peu la solution, enfin je ne sais pas, tout seul on ne peut rien faire, c'est un peu nul. On est un peu... enfin oui bref.

Collectif et ça c'est une vision qui n'engage que moi pour le coup, dans ce que je dis mais je pense qu'on peut voir beaucoup de, on pourra, on pourrait créer beaucoup de choses en dehors justement de l'institution muséale, en dehors de ses formes, en dehors de sa

structure, en dehors de son architecture, en dehors de tout ce qu'elle implique, en dehors de tous ses fondements, parce que le musée c'est aussi l'endroit où les choses du vivant vont mourir, alors que...

Et ça enlève toute forme de vie, toute forme de spontanéité, toute forme de mouvement, d'évolution ! Et que c'est, je pense que c'est franchement que en dehors de cette structure qu'on peut créer des choses qui nous ressemblent, qui nous parlent, et qui sont aussi avec nos propres codes, nos propres règles, et qui sont, oui qui sortent de cette violence qu'est le musée quand même !

[Mélissa Andrianasolo]

Et du coup, le titre de cette série c'est quand même décoloniser le musée ! Alors est-ce que c'est possible ? (rires) De décoloniser le musée ? Et, ça c'est ma première question, après je te poserai une autre question, de... un petit peu de projection mentale (rires) d'imagination dont on a déjà un petit peu parlé avant quand même, je ne sais pas si tu y as réfléchi mais...

[Miangaly]

Alors ! Ma réponse est que le musée de base c'est colonial, donc je ne sais pas comment on peut décoloniser quelque chose qui est colonial. Voilà, alors...

[Mélissa Andrianasolo]

En quoi c'est colonial ?

[Miangaly]

Ah oui, peut-être oui. En quoi c'est colonial ? (rires) Ça me paraît tellement évident dans ma tête, tellement j'ai réfléchi le truc dans mon coin là. En quoi le musée est colonial ? En fait son essence même ! C'est à dire que le musée c'est une structure qui est née, dans les grandes lignes, je vais faire de manière très caricaturale et vraiment dans les grandes lignes, mais c'est un peu le bébé de post renaissance, et donc créé, qui correspond à peu près à la Révolution, la Révolution française, en terme de chronologie, moitié du 18ème siècle.

Et c'est l'héritier, le musée, des cabinets de curiosité, qui étaient donc ces espaces en fait des riches collectionneuses euro... d'Europe, qui récupéraient pleins de choses du monde et qui ont dit « ah je vais les mettre chez moi et je vais les montrer à mes copainnes pour leur dire, ah regardez ce qu'il y a à l'extérieur ! ». Et donc là on revient à cette idée des choses du vivant qui vont mourir puisque c'étaient des animaux, des plantes, etc. etc., et donc c'est l'héritier un peu de ça le musée, dans les grandes lignes.

Et, le musée alors, le premier musée, officiellement, c'est le Royaume-Uni, mais une autre version officielle dit aussi que c'est la France, donc que le conflit éternel Royaume-Uni, France, on se retrouve...

[Mélissa Andrianasolo]

Le combat impérial ! (rires)

[Miangaly]

Voilà! (rires) Exactement ! C'est vraiment ça genre, bon.

Dans les grandes lignes, c'est européen, Europe de l'ouest. Et le but, un des premiers musées tel qu'on le conçoit aujourd'hui, de ce que c'est qu'un musée, et c'est notamment le

Louvre ! Et donc le but c'était, dans les grandes lignes une fois de plus, en fait un espace pour éduquer le citoyen, et faire un citoyen de la République.

Et donc déjà je pense qu'on est sur ces bases-là. (rires) Et donc, vu comment, enfin, voilà, on est sur ces bases-là !

Et donc après on a nourri tout ça, on a créé par exemple les musées d'histoire naturelle, on a mis des plantes, des animaux, une fois de plus les choses du vivant, après on a mis des objets créés par les êtres humains, et on a dit « regardez ça va rester là, et ça ne va plus jamais en sortir ».

Je... (souffle) je ne sais pas si ce que je raconte est clair ? Mais je pense que ces bases-là montrent assez en quoi c'est colonial ! (rires) Et c'est tout un regard aussi d'hégémonie, de soft power, de l'Europe, face au reste du monde, ça a été aussi un outil historique pour asseoir une culture et en rabaisser d'autres ! Je parle notamment des musées d'ethnographie, par exemple. Donc qui sont aussi une construction du récit national à travers la différenciation, enfin à travers la création de l'alter, enfin de l'autre, des autres ! Parce qu'en muséologie on aime beaucoup parler des autres formes de musée qui ont été utilisées par les pouvoirs, notamment totalitaristes et fascistes, mais on mentionne très rarement le fait que nous aussi nos musées... enfin deux poids deux mesures !

Je ne sais pas ce que veut dire cette expression deux poids deux mesures (rires), donc je ne vais pas l'utiliser ! Mais l'objectif en fait c'est de montrer l'hégémonie du... en fait c'est, la naissance du musée correspond à la naissance, à la création et a nourri la création du concept d'état nation. Et l'état nation, qu'est-ce que c'est si ce n'est pas un concept colonial ?

Et de mettre des choses du vivant, de les mettre dans des boîtes, dans des endroits, vous savez, enfin tu sais qu'il n'y a que 30 % des collections qui sont exposées en moyenne ? Donc tout est dans l'ombre, personne ne voit, ça prend la poussière on n'en parle pas, et donc ces choses du vivant qui vont mourir, je pense que ce sont des bonnes bases qui correspondent un peu aux définitions de la, du spectre de la colonialité, et on le voit en fait ! Plus les pays sont puissants, politico-économiquement parlant, plus ils créent des musées !

[Mélissa Andrianasolo]

Je trouve ça assez intéressant parce que je me rappelle un petit peu des débats qu'il y a eu autour des restitutions d'objets, et un des argumentaires pour ne pas restituer à la base, c'était quand même que c'est grâce à l'Occident que nous avons gardé certaines choses qui auraient disparu ! Mais comme tu viens de le dire, il y a quand même 30 % des collections qui sont, enfin seulement 30 % des collections qui sont exposées, donc finalement est-ce que ces objets sont conservés, est-ce qu'ils sont vivants, est-ce qu'ils continuent d'exister s'il n'y a personne pour les voir quoi ?

[Miangaly]

Exactement. Surtout que les choses de la vie en général, elles existent, et elles disparaissent un jour, et elles laissent place à d'autres choses ! Ou parfois elles se mélangent à d'autres choses, ce qui crée des nouvelles formes. Donc quand c'est cantonné dans un, dans quelque chose qu'on ne peut pas bouger, ça ne peut plus vivre, enfin c'est... Et en fait par rapport aux questions de restitution c'est, enfin c'est extrêmement violent, c'est l'état colonial pur en fait !

Parce qu'on a ce principe du monde du musée, qui est, ce mot est très chiant à dire, inaliénabilité. Que les choses sont inaliénables, c'est à dire qu'une fois qu'elles entrent dans nos collections, ces choses, ces objets de musée, enfin ces choses une fois qu'elles rentrent

dans le musée ça s'appelle des objets de musée, et donc ces objets de musée, nous appartenent et ne peuvent plus sortir. Et donc ça passe par des arguments légaux ensuite, c'est pour ça qu'il y a eu pleins de débats etc. que « bah oui mais nanana », parce qu'il faut que ça passe par le Sénat, l'Assemblée Nationale, etc.

Sauf que, justement ces musées notamment tous, toutes les sortes de musée d'ethnographie, ont été créés parce que pendant la colonisation, comme les états coloniaux ont détruit ce qu'il y avait sur place, ils ont dit « on va garder des choses parce qu'on est en train de détruire mais on va les garder chez nous ! ». Et donc c'est complètement absurde de dire après « non mais ça aurait été détruit sinon ! ». Oui mais c'est toi qui a détruit !

Donc je ne sais pas, toi tu es chez toi tranquille, t'es en train de faire ta vie, il y a un gars qui rentre dans ta maison, il te prend ton, je ne sais pas moi, t'étais en train de faire une petite soupe, je n'en sais rien (rires) je prends un exemple de la soupe, mais il prend ta soupe ! (rires) Non la soupe elle va pourrir, je vais peut-être prendre un truc qui ne pourrit pas, mais si on va dire il va prendre la soupe !

Il va dire « ouais écoute parce que moi je vais brûler ta maison, je vais brûler ta maison et je prends ta soupe parce que c'est rigolo moi je n'ai pas cette soupe chez moi, ça me fascine, qu'est-ce que c'est que cette soupe ? Je vais la ramener chez moi mais maintenant que c'est chez moi ça m'appartient ! Et toi, pff. Ça ne peut plus, c'est à moi, c'est à moi, c'est ma possession ! »

Et quelques années plus tard, toi tu as tes descendants qui arrivent et qui disent « excusez-moi c'est un peu la soupe de mes aïeux que vous avez, et vous avez mis plein de conservateurs dedans pour que ça ne bouge pas, vous le mettez dans le coin de votre cave là-bas, que personne ne voit, vous avez écrit des choses très bizarres dessus d'ailleurs, au passage en mode qu'est-ce que cette soupe ? Alala mystérieuse, ouh exotique, vous avez mis plein de mots dessus. Moi je veux bien récupérer ma soupe, et je voudrais en faire ce que je veux, c'est ma soupe, si je la mange, je la mange, si je la jette, je la jette, elle est à moi à la base, c'est mon héritage ! » Et là ils vont te dire « tu ne peux pas, ta maison elle a brûlé, tu n'as pas de maison ! » et que « non, du coup ça va mourir ! Si tu gardes la soupe elle ne va plus pouvoir être conservée ta soupe ! Tu ne peux pas la ramener chez toi ! Parce que toi non tu n'es pas en capacité de conserver, tu n'es pas à la hauteur ! Tu n'es pas assez bien pour ta propre soupe ! Mais elle est à moi et tu vois la loi me dit que la soupe je n'ai pas trop le droit moi à cause de la loi que j'ai créé moi-même, la soupe je n'ai pas trop le droit de la faire sortir de mon placard ! » Ok c'est un peu ça quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

(rires)

J'adore cette métaphore de la soupe, elle est excellente !

[Miangaly]

(rires)

[Mélissa Andrianasolo]

Merci beaucoup pour ce moment. (rires)

[Miangaly]

Après je vais prendre un autre exemple que la soupe mais on a l'idée quoi. Je ne sais pas pourquoi je parlais de soupe mais. (rires)

[Mélissa Andrianasolo]

Tu as faim ? (rires)

[Miangaly]

Oui mais alors je n'ai pas faim d'une soupe ! J'ai rarement faim d'une soupe. Mais je ne sais pas, c'est un peu ça quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

Et du coup on est presque à une heure d'entretien, je vais essayer de conclure, et du coup ma dernière question, c'est un peu LA question, the question. (rires)

Comment tu imaginerais un musée du futur, s'il doit exister un musée du futur !

[Miangaly]

Et bien ma réponse c'est que je suis pro non musée ! Que dans le futur il n'y ait plus de musées !

[Mélissa Andrianasolo]

Et il y aurait quoi à la place, du coup ?

[Miangaly]

Des choses de la vie, et des gens qui échangent, des gens qui discutent, des gens qui créent des choses, et qui les partagent, et qui les font vivre, et qui les laissent vivre aussi ces choses qui sont créées, et qui n'appartiennent un peu à personne et un peu à tout le monde.

[générique de fin]

[Miangaly]

J'ai l'impression de raconter ma vie là.

[Mélissa Andrianasolo]

C'est le but de l'interview.

[Miangaly]

Oui oui oui, c'est assez bizarre, c'est assez... c'est un sentiment étrange que de partager autant d'intimité et de pensées intimes de cette manière.

[Mélissa Andrianasolo]

A l'écriture, au montage, et à la voix de cet épisode, Mélissa Andrianasolo. Au mixage, Marie Lou Henry Viel. La Couleur de l'Art est un podcast produit par La Clameur Podcast Social Club.